Mondialisation.ca
Centre de recherche sur la mondialisation

Des soldats israéliens racontent ce qu'ils ont vécu

Par Dalia Karpel
Mondialisation.ca, 16 octobre 2007
Haaretz 16 octobre 2007

Région : Moyen-Orient et Afrique du Nord
Thème: Crimes contre l'humanité, Militarisation

Noufar Yishai-Karin s'intéresse, depuis sa jeunesse, aux crimes de guerre. A l'époque de la première Intifada, elle a eu l'occasion d'étudier la chose de près, en faisant son service militaire dans une compagnie d'infanterie blindée, près de Rafah. Une fois démobilisée, elle a étudié la psychologie et est retournée auprès des gens de la compagnie qu'elle connaissait de la compagnie, afin d'étudier ce qui les avait amenés au comportement violent. Les soldats lui ont parlé du plaisir qu'ils tiraient des mauvais traitements qu'ils infligeaient, mais elle pense encore qu'eux aussi sont des victimes.

On tire comme des dingues

En octobre 91, Noufar Yishai-Karin a commencé à étudier au département de psychologie de l'Université Hébraïque. « Déjà pendant mon service militaire, il était clair pour moi que ce serait mon domaine de recherche et ça m'intéressait en particulier de découvrir pourquoi il y a dans un groupe des gens qui oeuvrent à un changement positif, ce qu'il y a dans leur personnalité qui les rend tels et ce qui se passe dans une telle situation. »

Un de ses professeurs, Yoel Elizur, faisait alors un rappel comme réserviste au sein de la structure de santé mentale de l'armée israélienne. Elizur a expliqué cette semaine que cette structure de santé mentale disposait, dans les années 90, d'un bon département de recherche, mais qu'il n'était pas parvenu à obtenir une autorisation pour entreprendre une recherche sur la violence chez des soldats. « La tendance qui prévalait alors était de garder le silence sur la question et de dire que d'une manière générale les soldats se comportaient correctement », dit-il.

Noufar Yishai-Karin qui savait qu'il avait une connaissance dans le domaine s'est adressée à lui avec son idée de recherche et Yoel Elizur a sauté sur l'occasion. Dans le cadre de sa recherche, elle a interviewé 18 soldats et 3 officiers ayant servi dans deux unités d'infanterie blindée. Elle les avait connus, pour la plupart, à l'époque de son service militaire. Elle les a recherchés et les a rencontrés individuellement, chez eux, pendant quelques heures. Les interviews ont été enregistrées et toutes ces cassettes sont toujours en sa possession. Le fait qu'elle connaissait déjà les soldats a permis d'étayer et d'approfondir leur confiance en elle jusqu'à s'ouvrir, se découvrir devant elle et être disposés à lui raconter des crimes qu'ils avaient eux-mêmes commis : des cas de meurtres et d'homicides, d'enfants dont on brise des os, d'humiliations, de destructions de biens, de pillages et de vols.

Qu'est-ce qui caractérise les 21 interviewés ? Il y a de tout dans la liste. Ils sont à peu près pour moitié ashkénazes et pour moitié mizrahim. La majorité est née dans le pays. Ce sont pour la plupart des fils de familles appartenant à la classe moyenne. Des habitants de

moshav ou de kibboutz, venant de villes mixtes comme Jérusalem, Acre ou Ramle, mais aussi de Herzliya Pitouah, Tel Aviv ou Ramat Hasharon. L'analyse des évolutions des groupes se focalise, dans l'article publié par la revue « Alpayim », sur une des deux compagnies, d'où viennent 14 des interviewés. L'article déroule les événements de la compagnie d'infanterie, dont certains soldats sont passés par un processus de brutalisation, d'autres sont restés passifs et une minorité s'est lancée dans la lutte contre les exactions. Parmi les premiers, on peut par exemple distinguer le type impulsif qui lâchait facilement les freins intérieurs et parfois avec enthousiasme.

Témoignage : « Je suis sorti pour ma première patrouille… Les gars avec qui j'étais dans la patrouille tiraient tout simplement comme des dingues… Moi aussi, j'ai commencé à tirer comme tout le monde… C'était, tu vois, je ne te dirai pas que ce n'était pas super, parce que comme ça tout d'un coup, la première fois que tu viens, que tu prends une arme pour de vrai, pas comme à je ne sais quel exercice, ou dans je ne sais quelle cabane dans les sables, ou je ne sais pas quoi, ou que tu aies au-dessus de toi un commandant qui pèse sur ton cerveau. Tu te retrouves tout d'un coup responsable de ce que tu fais. Tu prends ton arme. Tu tires. Tu fais ce que tu veux. »

Noufar Yishai-Karin a découvert que les soldats jouissaient de l'ivresse du pouvoir non moins que du plaisir qu'ils puisaient de la violence, et c'est là un des résultats terrifiants de cette étude. « La plupart des interviewés ont pris plaisir à la violence, à un moment ou un autre de leur service militaire », écrit-elle dans sa thèse. « Ils prenaient plaisir à la violence parce qu'elle rompait la routine, et ils prenaient plaisir à détruire et à mettre le désordre. Ils tiraient aussi du plaisir de la sensation de pouvoir présente dans la violence, et de la sensation du danger. »

Témoignage : « La vérité ? Quand c'est le foutoir, alors je suis 'mabsout', heureux. Alors je prends mon pied. C'est comme une drogue. Si je n'entre pas à Rafah et qu'il n'y a pas moyen de se déchaîner une fois dans la semaine, je deviens fou ». Et un autre témoignage : « Ce qui est le plus important c'est que ça te dégage du joug de la loi. Tu sens que c'est toi la loi. Tu es la loi. C'est toi qui décides, qui tranches… Comme si au moment où tu quittes cet endroit appelé Israël et que tu entres par le barrage d'Erez, dans la Bande de Gaza, tu es la loi. Tu es dieu. »

Un petit enfant de quatre ans

La dureté affective de plusieurs des soldats exprimait une indifférence extrême à la souffrance du prochain quand il est arabe. « On était à bord d'un véhicule, on passait simplement dans une rue. Un gars de 25 ans, par là. Comme ça, sans raison, qu'on ne vienne pas me dire qu'il y avait une raison. Il n'avait pas lancé de pierre, rien. Tac, une balle dans le ventre… On lui tire une balle dans le ventre et il est là à agoniser sur le trottoir et nous continuons à rouler, indifférents. Aucun ne le regarde deux fois… »

Il y avait des durs qui avaient développé une idéologie selon laquelle il faut riposter avec brutalité même aux incidents mineurs. « Un enfant de trois ans est incapable de rien lancer, il ne peut pas m'atteindre, quoi qu'il fasse. Un gamin de 19 ans bien. Avec les femmes, je n'ai pas de problème. Une femme m'avait lancé sa savate, je lui ai donné un coup de pied ici (il montre l'entrejambe), je lui ai brisé tout ça ici. Elle ne peut plus avoir d'enfants maintenant. La prochaine fois, elle ne jettera plus de savates. Un jour qu'une femme m'a craché dessus, elle a reçu ma crosse dans la figure. Elle n'est plus en mesure de cracher aujourd'hui. »

Il y a des soldats qui sont diagnostiqués dans l'étude comme s'étant laissés entraîner par les commandants et les camarades et il y en a parmi eux qui n'avaient jamais levé la main sur personne avant le service militaire. « La ligne rouge, au moment où elle se brise, elle ne se brise pas, elle vole en éclats. Dès ce moment, tout est permis », témoigne un soldat.

Ces soldats croyaient que l'Intifada était une guerre et qu'il leur fallait être professionnels et préserver la pureté des armes, mais la réalité et les camaraderies entre combattants ont conduit quelques-uns d'entre eux à une situation où ils couvraient leurs copains même quand ceux-ci volaient dans des maisons où ils étaient entrés pour opérer une fouille, ou encore quand ils harcelaient sexuellement de jeunes Arabes ou les provoquaient.

Chez la plupart des soldats interviewés, la première rencontre avec la brutalité est restée gravée dans la mémoire. Dans l'un des cas, qui s'est produit alors qu'ils en étaient encore à leur entraînement de base, les soldats accompagnaient un groupe de suspects. « Ils ont pris les Arabes, les commandants, ils les ont fait monter dans l'autobus entre la porte arrière et la dernière banquette et les ont placés seulement entre les sièges. Sur les genoux. Ils disent : dans deux minutes – c'est de l'entraînement, finalement – dans deux minutes, tout le monde dans le bus. Aucun n'est passé en marchant sur les banquettes… et tout le monde a commencé à leur marcher dessus, à passer sur eux en courant… C'était un hiver rude, quoi. Moins quatre degrés, de la pluie, de la grêle… Chacun sortait au milieu de la nuit… On ne leur laissait pas le temps de s'habiller. Certains en pantoufles, avec une chemise courte… Tous ouvraient les fenêtres, intentionnellement. On versait sur eux les bidons d'eau pour qu'ils gèlent de froid. Et sans arrêt, on les assommait de coups, mais vraiment sans arrêt. »

Dans un autre témoignage, un soldat décrit une de ses premières incursions dans une maison pour arrêter un Arabe « vraiment très grand, la trentaine. Il se rebiffe. On lui crie 'couche-toi', on lui donne des coups mais il ne se couche pas, il veut fuir… Quatre types s'étaient mis à nous lancer des pierres de toutes parts. Nous lui donnons des coups. 'Couché ! couché ! couché ! Jusqu'à ce qu'enfin il soit couché… On arrive à la compagnie et on s'est rendu compte qu'il avait perdu connaissance… Et quelques jours plus tard, il est mort. »

Il y avait des officiers subalternes qui encourageaient la brutalité et en donnaient même un « exemple personnel ». « Après deux mois à Rafah, un commandant est arrivé… On part alors avec lui pour une première patrouille. Six heures du matin. Rafah est sous couvre-feu. Y a pas un chat dans les rues. Seulement un petit enfant de quatre ans qui joue dans le sable. Il bâtit une espèce de tour comme ça dans la cour de sa maison. Celui-là se met tout à coup à courir et tous, nous courons avec lui. Il était du génie. Nous courons tous avec lui. Il attrape le gosse. Noufar, je suis un fils de pute si je ne dis pas la vérité. Il lui a brisé le bras, ici, à l'articulation. Il lui a cassé le bras à hauteur du coude. Il lui a cassé la jambe ici. Et il a commencé à lui marcher sur le ventre, trois fois. Puis il est parti. Nous étions tous bouche bée, le regardant, choqués… Le lendemain, je repars en patrouille avec lui et déjà les soldats commençaient à faire comme lui.».

Les trois qui osèrent s'opposer

Dans un cas qui a conduit à une crise, un commandant de brigade, du groupe des durs, avait maltraité trois adolescents menottés. Un soldat, guidé par sa conscience, avait alors alerté par radio un autre commandant de brigade, infirmier de métier. Dans son interview, il a raconté à Noufar Yishai-Karin qu'avant que les secours n'arrivent, les adolescents avaient déjà « du sang sur tout le corps, leurs vêtements déjà imbibés de sang et ils tremblaient de peur. Ils étaient agenouillés, mains liées et avaient peur de bouger. »

Le soldat et le commandant de brigade qui, fidèles à leur conscience, avaient réprimandé le commandant de brigade brutal, n'ont pas été soutenus par le commandant de section. « Sachez que c'est très grave, ce que vous avez fait », leur a dit celui-ci. « Vous l'avez fustigé comme ça ! Sachez que vous êtes passibles d'une sanction. » Les deux soldats sévèrement critiqués en ont parlé à un autre soldat qui a décidé d'exposer l'affaire le lendemain, lors d'une réunion avec le commandant de division. Le commandant a écouté et a demandé à entendre les témoignages des deux autres soldats, et quand les trois ont achevé de parler, le commandant de division s'est tourné vers le commandant de section violant pour lui demander sa réaction. Mais celui-ci a refusé de répondre en présence des soldats. Le commandant de division avait alors décidé de l'éloigner du secteur et de transmettre le cas pour examen par la division d'investigation criminelle. Le commandant de brigade avait été jugé et avait passé trois mois en prison.

Noufar Yishai-Karin s'est souvenue, cette semaine, de cet incident qui avait brisé la conspiration du silence au sein de la compagnie. Tous les autres soldats ont soutenu le commandant de brigade, dit-elle, même ceux d'entre eux qui trouvaient qu'il avait effectivement exagéré et qu'il méritait une sanction. Mais face au sacro-saint principe de la fraternité entre combattants et de la loyauté envers la compagnie, les deux soldats qui avaient manifesté des scrupules furent tenus pour traîtres parce que « nul soldat ne mérite de se retrouver en prison pour un quelconque Arabe ».

– Comment expliquez-vous cela ?

« La compagnie Ashhar, appelée sous les drapeaux avant nous, était une compagnie dépravée et fanatique. Au niveau humain. Ce qui était frappant, là, c'était l'absence de surveillance par les supérieurs, et les actes qu'ils avaient commis avant que nous n'arrivions étaient extrêmes. L'histoire de l'enfant et du coup de pied entre les jambes, par exemple.

« Les soldats de la compagnie Ashbal était des recrues de meilleure qualité que dans la compagnie Ashhar. Il y en avait en tous genres qui avaient échoué aux cours de pilotage. Entre les deux compagnies est née une âpre lutte qui était en fait une lutte entre cultures et même une lutte socio-économique. Il y a un lien entre le milieu socioculturel d'un homme et la manière dont il se comporte. C'est un peu comme le film parodique « La colline Halfon ne répond pas » de Assi Dayan : le reflet de l'identité israélienne dans ses multiples nuances, y compris, par exemple, l'Irakien cultivé, raffiné, portant des lunettes, et qui ne comprend pas ce qu'il fait là et qui se prépare à devenir expert comptable.

« Les deux soldats scrupuleux venaient de familles investie dans leurs enfants. L'un était le fils d'une psychologue et d'un directeur d'entreprise, et l'autre le fils d'un lieutenant-colonel dans l'armée. Dans les deux cas, les mères s'impliquaient, ce qui se traduisait par de gros colis chaque semaine. Tous deux étaient d'excellents soldats. Ils avaient suivi au quart de tour l'entraînement de base et le reste, et ils avaient assez de temps pour considérer ce qui était juste et ce qui ne l'était pas dans les actions de la compagnie à Rafah. Les officiers qui les commandaient avaient un horizon beaucoup plus étroit et venaient d'un milieu différent, et là les cultures se sont heurtées. Pour le commandant de section qui est allé en prison, le choc de sa vie aura été que, de toutes les choses qu'il a faites, s'il s'est retrouvé en prison c'est pour avoir battu des adolescents menottés. Il vit aujourd'hui aux Etats-Unis. La plupart des soldats que j'ai interviewés ont quitté le pays, à l'exception de cinq ou six. »

– Comment avez-vous réussi à prévenir des représailles à l'encontre des « traîtres » dont vous avez parlé ?

« Ils sont venus me consulter, le soldat décrit comme infirmier et celui qui était allé parler au commandant de division. Ce dernier se trouvait dans une situation difficile et il avait peur, une peur terrible. Après le départ du commandant de division, je suis allée dans le quartier des sergents et j'ai rencontré le commandant de brigade violent que tous étaient occupés à réconforter. J'ai réfléchi un instant puis j'ai dit que si l'un d'entre eux osait faire quelque chose, je ne me tairais pas. Je n'avais besoin de rien demander : je savais qu'ils projetaient une vengeance. Je n'avais pas fini ma phrase qu'ils bondissaient tous, comment est-ce que j'osais ? C'était clair pour moi qu'il me fallait marquer ma ligne à moi. J'étaistellement bien vue d'eux qu'ils m'ont pardonnée. Tout de suite quelqu'un a déclaré : « Elle est la sous-off chargée des conditions de service de nous tous ».

« Dans ma thèse, j'ai abordé toute cette affaire comme une famille dans laquelle il y aurait eu un viol, ou de l'inceste ou de la violence et où on garde le secret. C'était comme ça dans la compagnie. On ne donne pas quelqu'un de la famille. C'est un mécanisme élémentaire qui existe chez nous tous et ces soldats nous représentent tous. »

Des instincts de l'âge des cavernes

Les deux soldats qui ont suivi leur conscience, le témoin visuel des coups donnés aux adolescents menottés et son camarade infirmier, ont été retirés de la compagnie. Le premier a été envoyé suivre une formation de tireur d'élite et l'autre un complément de formation pour infirmiers, après quoi ils ont tous deux été envoyés pour un cursus d'officiers. Le soldat qui avait rapporté l'affaire au commandant de division fut l'objet d'un ostracisme. Tout le monde le boycottait et l'importunait. Il a finalement été retiré de la compagnie et intégré dans un poste à l'arrière.

Les deux premiers soldats sont retournés dans la compagnie comme officiers et ils ont entrepris un travail dont l'objectif était « la transmission d'une culture professionnelle ». Selon eux, la compagnie a subi une métamorphose et les soldats s'abstiennent en général de comportements brutaux. Dans son étude, Yishai-Karin a examiné comment les brutalités influaient sur l'esprit des soldats et a trouvé que ces deux-là étaient « les seuls interviewés de l'échantillon à avoir présenté un discours intégrant croissance personnelle, victoire morale et l'impression d'une signification attribuée au service militaire. Tous deux ressentaient que ce sentiment était lié au fait de se sentir en accord avec soi-même. »

Yishai-Karin considère aujourd'hui encore les soldats qu'elle a interviewés comme de bonnes gens. « Du point de vue de la structure militaire, nous étions dans une compagnie d'infanterie sans bataillon, reliée directement à un régiment de blindés se trouvant la plus grande partie du temps dans les hauteurs du Golan. Il n'y avait pas de commandant de régiment pour superviser et même le commandant de brigade était dans les blindés. Personne ne comprenait ce qui se passait dans la compagnie et il n'y avait personne pour l'examiner. Le commandant du commandement sud, Matan Vilnai, se rendait fréquemment dans la compagnie et avait des bouts de conversation avec de simples soldats, mais alors opéraient les mécanismes de déni et de dissimulation si bien que, malgré ses efforts, il n'a entendu parler de rien de ce qui se passait. Une des conclusions de l'étude est qu'il faut prendre en compte ces mécanismes de dissimulation, parce qu'ils sont naturels et qu'ils apparaîtront toujours. La guerre du Liban a montré à quel point un bon leadership et une bonne autorité protégeaient des atteintes psychologiques. »

– Malgré les crimes de guerre qu'ils ont commis, vous les considérez comme des victimes avec des atteintes post-traumatiques ?

« Des types différents de recrues induisent des types différents d'unités d'infanterie blindée. Il y avait des différences importantes dans les normes de fonctionnement des différentes unités selon les recrues qui y avaient été intégrées. Ashbal, ma compagnie, fonctionnait d'une manière moins violente que les compagnies Ashhar et Ashouah. Dans le contexte de la présélection, par exemple, un des soldats qui a fait de la prison pour violence à l'encontre de Palestiniens avait été recruté dans une telle unité en dépit du fait qu'il avait déjà été condamné pour une agression dans le civil. On lui a dit que s'il faisait un bon soldat, on effacerait son dossier sur l'agression mais, au bout du compte, il s'est aussi retrouvé dans une prison militaire, et il a fait ainsi l'objet de deux condamnations.

« Il est important de souligner que ce n'était pas une unité de volontaires comme Douvdevan ou Shimshon. Les soldats dans l'infanterie blindée ne voulaient pas se retrouver dans l'Intifada. C'était une manière terrible d'exploiter leur bonne volonté et leur engagement à l'égard de l'armée et de l'Etat. Pas assez nombreux sont ceux qui ont reconnu la contribution de celui qui s'est levé et a parlé. On ne l'a pas défendu du tout. On l'a abandonné. Il a quitté le pays, en état de choc post-traumatique. Il a fait quelque chose d'important pour nous tous et n'a pas été reconnu. »

– Les soldats disent que c'est du mouchardage et de la trahison.

« Ils disent ce que n'importe quel fantassin dirait. La loyauté est une valeur en soi et dans une compagnie d'infanterie, on apprend vraiment sa signification. Les autres voient cela au cinéma mais n'en font pas l'expérience comme eux le font. La loyauté est, elle aussi, une valeur importante. Leur embarras était de nature morale et ils ont fait un certain choix.

« L'armée n'a pas permis d'entraînements réguliers pour cette unité et elle ne l'a quasiment pas sortie de la routine. On ne leur a pas donné l'occasion de récupérer grâce à un peu de congé. Les entraînements bâtissent l'unité dans le sens d'une armée régulière plutôt qu'une milice, mais les entraînements de l'unité représentaient moins du tiers de ce qu'il était censé y avoir. L'argument des soldats était que plus l'unité se trouve longtemps sur le terrain, plus elle est violente et impose son ordre. Les soldats soutenaient que l'armée était consciente d'une usure portant à la violence et que, par le choix qu'elle faisait d'investir le minimum en ressources humaines, elle encourageait cette situation. »

« Dans l'enseignement secondaire, je militais au sein d'un mouvement de jeunesse qui s'appelait 'La jeunesse chante une autre chanson', un mouvement arabo-juif. J'étais aussi dans le 'mouvement kibboutzique' du Mouvement Kibboutzique Unifié. C'était un mouvement très socialiste qui visait une vie au sein de communes, avec une coopération entre les gens.

« Il y a deux types de mesures que l'armée adopte pour donner à la violence qu'il y a dans la guerre une orientation adéquate : la tradition du combat et les entraînements. Ces mesures n'ont pas été prises lors de l'Intifada. Les deux officiers scrupuleux y avaient pensé d'eux-mêmes et avaient initié des 'entraînements Intifada' avant d'aller sur le terrain lui-même. Si un soldat s'entraîne, il sait ce qu'on attend de lui et son comportement se conforme alors aux normes de l'armée et non pas aux instincts de l'âge des cavernes.

« Pour ce qui est de la tradition du combat, j'ai été en contact avec cette tradition dès la maison. Mon père me parlait de la guerre du Liban. Il commandait un groupe de reconnaissance. Un jour, de nombreux Chiites en colère s'étaient assemblés à l'entrée de la base, et les soldats étaient plutôt serrés. Mon père et quelques autres soldats sont entrés

dans la foule, ils ont discuté avec les gens et les ont calmés. Mon père m'a dit alors que quelqu'un qui n'aurait pas connu les Arabes et qui se serait senti oppressé par toute la situation, aurait pu ouvrir le feu. C'est une histoire que j'ai entendue, enfant, en 83. Ensuite, pendant l'Intifada, je n'ai cessé de voir comment la pression provoquait des réactions extrêmes et plus violentes. Il y avait un commandant de section qui était stressé et qui soulevait chaque fois beaucoup d'agitation. Il lui manquait la tradition du combat comme l'histoire de mon père où le courage se distingue par le fait qu'ils n'ont pas ouvert le feu. La tradition du combat est quelque chose de structuré que transmet le département enseignant de l'armée, et ça manque. »

– Pourriez-vous résumer le message de l'article, pour les lecteurs du journal ?

« Le message de l'étude est peut-être trop complexe pour un article de journal. Freud parle de pulsion agressive destructrice. Dans une lettre à Einstein datée de 1932, il écrivait : « En entendant parler des atrocités de l'Histoire, on a parfois l'impression que les mobiles idéologiques n'avaient que valeur de prétextes à d'intenses désirs de destruction ». C'est présent chez tout le monde, dans toutes les langues, dans toutes les religions et tout au long des siècles et des millénaires de l'Histoire, et bien sûr avant elle encore. Il y a des cultures plus violentes, c'est vrai, mais la violence est apparue dans toute culture. Il y a des situations qui excitent et ramènent la violence à la surface.

« Il n'y a rien de surprenant dans la réaction des soldats envoyés là-bas. Dans une situation d'abandon, sans supervision de l'autorité supérieure, sans recherche psychologique substantielle, sans examen, ils ont agi ensuivant leurs instincts et leurs émotions. Mais, en dépit de tout ce qui s'est passé là-bas, un nombre appréciable de soldats ont tenu honorablement ; grâce à des valeurs, au soutien venu de la maison, au professionnalisme et à la capacité de retenue. Les opinions politiques n'ont en rien influencé le comportement ; les opinions politiques se sont modifiées en accord avec le comportement et non l'inverse ».

On nous a donné des matraques et nous, on frappait

Un soldat de la compagnie a accepté d'être interviewé sous son vrai nom, pour cet article. Ilan Vilenda, 38 ans, célibataire, vit aujourd'hui dans un moshav de la vallée d'Izraël. Il est né dans le kibboutz Merhavia, de parents immigrés, d'une mère française et d'un père hollandais, qui se sont connus alors qu'ils étaient volontaires dans le kibboutz en 1967. Vilenda a été appelé sous les drapeaux en 1988 et a servi dans la brigade Givati. Pour transgressions à la discipline, il a été envoyé en prison à quatre reprises, transféré dans le commandement sud et intégré à la compagnie d'infanterie blindée Ashhar, peu après que ses soldats se soient mutinés et soient partis à Eilat. Il a été envoyé pour une formation de commandant de brigade puis il a été, à sa demande, transféré dans la compagnie Ashbal.

Quand il est arrivé à la base d'Ashbal, près de Rafah, Noufar Yishai-Karin y était déjà. Il était sergent d'opérations et est resté au même endroit jusqu'à la fin de la guerre du Golfe. « C'était comme dans le film « La colline Halfon ne répond pas ». Des tentes dans le désert, un garde-frontière à la porte et des rouleaux de fil de fer barbelé et tu voyais la mer et Tel Sultan, le quartier nord de Rafah. On faisait un travail de police, on patrouillait et on essayait de faire régner l'ordre. S'ils lançaient des pierres, nous avions des recours comme du gaz lacrymogène, des balles en caoutchouc et en plastic ; on nous a donné des matraques en bois et on frappait. J'ai vu des choses pas faciles et il y en a d'autres dont j'ai entendu parler.

« Notre commandant était pour qu'on leur rentre dedans avec des coups. C'était une espèce de combat sans armes à feu. Ils montaient des embuscades et c'était comme jouer au chat et à la souris. Moi personnellement, je frappais un enfant ici, un enfant là, avec la main ou la matraque. Les vrais coups étaient pour les adultes. Il y en a un qui avait la télévision chez lui et la patrouille allait chez lui pour voir les matches du Mondial jusqu'à ce qu'il s'énerve et nous dise d'emporter le poste de télévision. Nous étions comme des policiers, mais sans loi. On n'était pas dans des histoires de corruption, mais on faisait ce qu'on voulait parce que la loi c'était nous et que nous contrôlions la rue. »

– Comment expliquez-vous cela ?

« Le travail dans les Territoires se créait de lui-même. Personne n'avait de doctrine de combat dans les Territoires. Nous voulions être des soldats combattants et nous nous battions comme nous avions compris qu'il fallait combattre. Par la suite, nous avons compris qu'il s'agissait d'exécuter un ordre d'arrestation et qu'on ne pouvait pas donner des coups, comme ça. C'était irréel. Je rentrais à la maison et dans l'autobus un Arabe est assis à côté de toi et un quart d'heure a passé et tu ne lui as pas demandé sa carte d'identité, ni fait une petite tape. Je vivais dans deux mondes séparés et le passage se faisait quand tu mettais ton uniforme de sortie et que tu retournais à la maison. Et alors tu te retrouvais dans un autre monde, dans lequel on ne veut pas te tuer et où tu n'as envie de frapper personne. Le dimanche, tu rentrais à la base et tout recommençait. Terriblement étrange, mais on ne s'occupait pas de sentiment et de choses de ce genre. On faisait le travail. »

– Cela n'influençait-il pas le comportement dans la vie civile ?

« C'est clair que mon comportement dans le kibboutz ce n'est pas mon comportement à Gaza. C'étaient deux mondes parallèles. C'est la même personnalité qui réagit différemment à deux cas extrêmes et tu es le même homme. On développait une autre personnalité parce qu'il nous fallait faire ce travail. Au début de mon service, je m'identifiais au Mapam et il n'y avait là pas de place pour que je me mette à frapper qui que ce soit, mais à Rafah, tu es atteint par une pierre, puis une autre et tu accumules énormément de colère qui finit par exploser sous forme de violence. C'était aussi censé être ça notre réaction. Nous étions là pour leur rendre la pareille. Ça m'a peut-être rendu rude, grossier. Mes opinions politiques ont changé à l'armée. J'ai viré à droite et je vote Mafdal [Parti National Religieux – NdT]. J'ai été démobilisé en 91. J'ai travaillé six mois environ dans le kibboutz puis je suis parti en Hollande où j'ai travaillé plusieurs années dans le tourisme, et j'ai fabriqué des fromages et des sabots en bois. J'y ai aussi fumé des drogues en vente libre. En 95, je suis allé en Inde. »

Début 96, Vilenda a été arrêté à Goa, avec cinq autres Israéliens, en possession de hashish et de LSD. Après un an passé en prison, ils ont été jugés et condamnés à dix ans de prison. Ils ont fait appel du verdict et, après environ un an, avec l'aide du Ministère des Affaires étrangères et du Président Ezer Weizman, ils ont été libérés et il est rentré en Israël.

« Je n'ai pas encore trouvé ma place », dit-il, « mais j'étais déjà bizarre avant le service militaire. J'ai été un enfant hyperactif. Je voulais servir le pays et c'était ça le boulot. Toute l'armée, c'était un ordre parfaitement illégal. Non pas qu'à Rafah nous fussions quelque chose d'exceptionnel. A l'armée, jamais les missions n'ont insinué en moi le moindre doute. Tu te convaincs toi-même que c'est là ce que tu dois faire et tu es plein d'adrénaline et il y a intérêt. Bien des fois, j'ai pensé, waouh, ce que je fais n'est pas bien, mais un soldat qui tue au front un autre soldat, c'est pire. »

– Etes-vous déçu ?

« Nous avons fait trois ans dans l'armée. Nous n'avons pas obtenu un travail par priorité ni des conditions pour étudier à l'université ; nous n'avons pas attendu de miracle ici dans le pays, et beaucoup parmi la compagnie ont quitté le pays. Je suis agriculteur et quand je suis revenu d'Inde, c'était plein de Thaïlandais ici. Le monde n'attendait pas précisément que nous revenions au kibboutz. Je ne sens pas qu'on nous ait utilisés ; j'espère que c'est ce qu'ils ont fait. Je suis allé volontairement à l'armée et je n'aurais servi aucune autre armée au monde. »

Sa mère a dit, cette semaine : « Il a mûri et il a changé à l'armée. J'ai envoyé un kibboutznik sympa et j'ai eu en retour un gars qui hait les Arabes. »

Haaretz, 21 septembre 2007: www.haaretz.co.il/hasite/spages/905287.html

Traduction de l'hébreu : Michel Ghys

Publié en français sur le site de *Michel Collon*.

La source originale de cet article est Haaretz
Copyright © Dalia Karpel, Haaretz, 2007

Articles Par : Dalia Karpel

Avis de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que le ou les auteurs. Le Centre de recherche sur la mondialisation se dégage de toute responsabilité concernant le contenu de cet article et ne sera pas tenu responsable pour des erreurs ou informations incorrectes ou inexactes.

Le Centre de recherche sur la mondialisation (CRM) accorde la permission de reproduire la version intégrale ou des extraits d'articles du site Mondialisation.ca sur des sites de médias alternatifs. La source de l'article, l'adresse url ainsi qu'un hyperlien vers l'article original du CRM doivent être indiqués. Une note de droit d'auteur (copyright) doit également être indiquée.

Pour publier des articles de Mondialisation.ca en format papier ou autre, y compris les sites Internet commerciaux, contactez: media@globalresearch.ca

Mondialisation.ca contient du matériel protégé par le droit d'auteur, dont le détenteur n'a pas toujours autorisé l'utilisation. Nous mettons ce matériel à la disposition de nos lecteurs en vertu du principe "d'utilisation équitable", dans le but d'améliorer la compréhension des enjeux politiques, économiques et sociaux. Tout le matériel mis en ligne sur ce site est à but non lucratif. Il est mis à la disposition de tous ceux qui s'y intéressent dans le but de faire de la recherche ainsi qu'à des fins éducatives. Si vous désirez utiliser du matériel protégé par le droit d'auteur pour des raisons autres que "l'utilisation équitable", vous devez demander la permission au détenteur du droit d'auteur.

Contact média: media@globalresearch.ca